738.6
.M635

MIGEON, GASTON

CÉRAMIQUE ORIENTALE
A REFLETS MÉTALLIQUES

.6
35

GASTON MIGEON

CÉRAMIQUE ORIENTALE

A REFLETS MÉTALLIQUES

A PROPOS D'UNE ACQUISITION RÉCENTE DU MUSÉE DU LOUVRE

EXTRAIT DE LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARIS

GAZETTE DES BEAUX-ARTS

8, RUE FAVART, 8

1901

SMITHSONIAN
INSTITUTION
202.

GASTON MIGEON

CÉRAMIQUE ORIENTALE

A REFLETS MÉTALLIQUES

A PROPOS D'UNE ACQUISITION RÉCENTE DU MUSÉE DU LOUVRE

EXTRAIT DE LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARIS

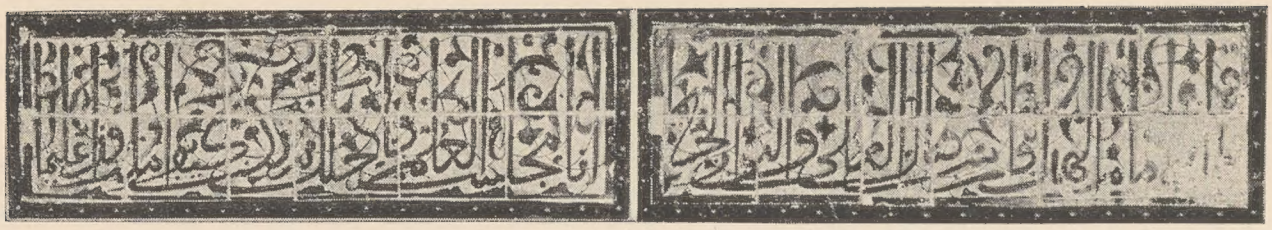
GAZETTE DES BEAUX-ARTS

8, RUE FAVART, 8

—

1901

38.6
M635



CÉRAMIQUE ORIENTALE A REFLETS MÉTALLIQUES

A PROPOS D'UNE ACQUISITION RÉCENTE DU MUSÉE DU LOUVRE

Démêler les origines de la faïence à reflets métalliques en Orient est un problème assez complexe, qui a suscité les recherches de nombreux archéologues et qui n'a pas encore été résolu. On ne connut pendant longtemps, d'après le récit des voyageurs d'abord, puis par quelques fragments qui en provenaient, que les ensembles de revêtements céramiques décorant les hautes murailles des mosquées de la Perse. Mais on se trouvait là devant un art arrivé à un degré de perfection qui laissait supposer de longs siècles de tâtonnement et d'essai. La lente élaboration de cette forme d'art céramique s'était-elle faite en Perse même, ou en d'autres régions de l'Islam? Par un procédé de déduction un peu fragile, les premiers historiens de la céramique, appelant en témoignage les grandes surfaces de briques émaillées des palais achéménides, ont proclamé que la Perse avait été de tout temps la patrie de la faïence et que c'était de la Perse que les procédés céramiques s'étaient répandus à travers le monde. Les raisonnements archéologiques, il y a quarante ans, n'avaient rien de bien scientifique, et l'on émettait à la légère bien des affirmations qu'étayaient rarement des faits exacts et contrôlés.

Ce sont les voyages rendus plus faciles en Orient, nous faisant connaître un plus grand nombre de monuments, et les fouilles ramenant au jour une multitude de fragments, éléments de comparaison nécessaires, qui ont permis à quelques hommes tenaces et subtils de poursuivre de patientes recherches et d'éclairer un peu la question qui nous occupe.

Je reprendrai l'étude de cette branche de la céramique orientale à son dernier état, c'est-à-dire au point où l'a laissée le dernier de ses historiens, M. le Dr Fouquet, du Caire. Avec une opiniâtreté et une méthode que ses études scientifiques lui avaient données, M. le Dr Fouquet, depuis 1884, se mit à recueillir tous les fragments de céramique que des grattages superficiels, opérés parmi les collines de décombres de Fostat, le vieux Caire, ramenaient à la surface du sol. Avec une générosité dont il convient de le louer, il répartit un millier de ces spécimens entre les musées de Rouen, du Caire, de Sèvres, de Lyon et du Louvre. Le musée du Louvre, d'un commun accord avec le donateur, a pu réunir la petite série qu'il avait reçue à celle du musée de Sèvres, où l'on peut actuellement étudier la question sur un nombre de documents respectable. Le Dr Fouquet a rendu ainsi un très grand service, et si son exemple était suivi en d'autres points du monde, bien des hypothèses seraient ainsi ruinées ou confirmées et feraient place à un peu plus de vérité et de lumière. Il reste à faire au Caire ce que les modestes ressources du Dr Fouquet n'ont pu réaliser : des fouilles profondes, et l'État égyptien, qui a consacré tant d'argent aux fouilles des nécropoles et des temples de la vieille Égypte, devrait bien se décider à confier à un arabisant, tel que M. Casanova, une fouille méthodique à travers la plaine de Fostat.

Ce que M. Fouquet, au cours de ces dix-sept années, a arraché au sol du vieux Caire, est très complexe; il y a de tout : des débris de poteries siliceuses à couverte vitreuse, blanches ou polychromes, des faïences à reflets métalliques, des fragments de céladon chinois ou des imitations qui durent en être faites sur les lieux mêmes, des poteries vernissées sur engobe, des morceaux de faïences hispano-mauresques. Il en a fait un classement méthodique et a présenté les résultats de ses travaux dans une étude[1] à laquelle tous ceux que ces questions intéressent devront se référer.

Il y a un texte que tous les historiens de la céramique n'ont pu se dispenser de citer, et qui, jusqu'alors, avait été un peu gênant pour

1. *Contribution à l'étude de la céramique orientale*, Le Caire, 1900.

ceux qui voulaient voir en Perse l'origine même de la céramique à lustre métallique, à laquelle nous avons voulu limiter cette étude. Un voyageur persan, Nassiri Khosrau[1], voyageant en Égypte vers le milieu du XIe siècle, et visitant la ville de Misr, dit : « On y fabrique de la faïence de toute espèce ; elle est si fine et si diaphane que l'on voit à travers les parois d'un vase la main appliquée à l'extérieur. On fait des bols, des tasses, des assiettes. On les décore avec des couleurs analogues à celles de l'étoffe appelée *bougalemoun* ; les nuances changent selon la position que l'on donne au vase. » Et, plus loin, il mentionne encore cette industrie, en parlant des vases que les épiciers offraient aux acheteurs pour y mettre ce qu'ils achetaient.

Le bougalemoun était un tissu fabriqué dans l'île de Thinis, sur le Nil, et changeait de couleur selon la réfraction de la lumière. C'est bien là une des qualités de la faïence à reflets métalliques. Et voici que, dans les fouilles opérées pour le compte du Dr Fouquet, apparaissent de très nombreux fragments de céramique, lustrée, d'une variété de décor infinie. Les uns, recueillis à Fostat, et aussi en Syrie — mais la Syrie était alors un satellite de l'Égypte, — présentent une pâte siliceuse blanche, bien malaxée, avec une glaçure transparente parfois irisée. Deux pièces complètes de ce genre ont pu être heureusement retrouvées : un bol, décoré au niveau de l'ombilic d'un mot arabe illisible et, à la partie supérieure de la face interne, d'une inscription circulaire répétant treize fois le nom d'Allah ; en outre, un plat, décoré de cercles concentriques et d'un lièvre à longues oreilles, est à rapprocher d'un fragment décoré d'un oiseau ; tous deux, par le style du dessin, offrent un caractère franchement *fatimite*, si on les compare aux quelques étoffes et aux bois de cette époque, et les dates concorderaient alors avec celles du voyage de Nassiri Khosrau. Une autre série, trouvée uniquement en Égypte (à Fostat et à Aschmouneïn), présente une pâte également siliceuse et blanche, mais recouverte d'un émail stannifère. Un fragment de plat du Dr Fouquet, décoré en reflets d'un lièvre passant entre des bouquets de forme étrange, de style encore bien fatimite, offre une originalité que double une inscription lue par M. Casanova :

« ..... *amal fi — Masr. San.....* »
« ..... a fait au Caire an..... »

1. Sefer Nâmeh, *Relation du voyage de Nassiri Khosrau en Syrie et en Égypte.* Traduction par Ch. Schefer, 1881.

Les caractères sont archaïques et peuvent remonter au IXe ou au Xe siècle. La cassure nous prive d'une date et d'un nom qui auraient pu être pour nous un important jalon.

Beaucoup de fragments offrent des reflets d'un or vert, que traverse un mince fil réservé en blanc, détail que nous retrouvons sur un fragment de vase, dont la panse portait de grands caractères en relief, décor admirable et dont je ne connais pas d'analogue (collection R. Kœchlin).

FRAGMENT DE VASE
(ART ARABE DU CAIRE)
(Collection de M. R. Kœchlin.)

Un petit bol creux de la même collection nous semble bien de la même famille. M. Marquet de Vasselot, commentant le livre de M. Wallis dans la *Gazette des Beaux-Arts*[1], avait déjà émis des doutes sur l'attribution qu'en faisait M. Wallis à la Perse, et avait noté justement le caractère de cette décoration primitive de fleurs stylisées, la couleur un peu crue de l'émail blanc, et cette technique particulière de deux couvertes, stannique et siliceuse.

Toutefois cette céramique est bien de la faïence, de sa nature opaque, et l'assertion de Khosrau, parlant de transparence permettant de voir une main posée à l'extérieur, ne saurait s'y appliquer. Mais, par un heureux hasard, le Dr Fouquet trouva un petit bol de forme évasée, de pâte un peu grisâtre, fine, dense, émaillée en blanc crémeux. Les parois, très minces vers le bord, sont ornées de deux médaillons de pur style arabe, gravés au trait et percés, à l'intersection des lignes du dessin, de trous fins masqués par l'émail. Une sorte de banderole en accolade, tracée dans la pâte, se voit par transparence, comme le filigrane d'un papier. Cette pièce offre bien toute la transparence qu'avait notée le voyageur persan. Son opinion a pu ainsi être vérifiée, et il est permis d'en déduire que, s'étonnant de rencontrer en Égypte une céramique à reflets métalliques, il ne devait pas en exister alors en Perse où il vivait.

BOL EN FAIENCE LUSTRÉE
(ART ARABE DU CAIRE)
(Collection de M. R. Kœchlin.)

1. V. *Gazette des Beaux-Arts*, 3e pér., t. XXIII, p. 163.

La Perse était ainsi exclue comme pays d'origine de ce genre de céramique. M. Wallis, un peu enclin, au début de ses études, à beaucoup attribuer à la Perse, avait un peu plus tard été ébranlé dans ses opinions par les découvertes de Fostat, M. Stanley Lane Pool également.

Une indication, qui est d'une grande importance, nous permettra peut-être un jour de fortifier la théorie du Dr Fouquet, par la publication de pièces de faïences à lustre, d'origine nettement

COUPE EN FAIENCE A REFLETS (ATELIERS DE RAKKA SUR L'EUPHRATE

(Collection de M. R. Kœchlin.)

arabe, et qui offriraient une date certaine, la plus ancienne qui soit connue sur des céramiques de ce genre. M. Saladin, l'architecte qui connaît le mieux l'art arabe du nord de l'Afrique et a souvent voyagé en Tunisie, m'a affirmé qu'il existait à la grande mosquée de Kairouan, au-dessus du mimbar, des plaques carrées de faïence à reflets métalliques, décorées de motifs et d'inscriptions, indiquant qu'elles furent données à la mosquée par Ibrahim Ahmed ibn ell Aglab, émir pour les khalifes de Bagdad, de 864 à 875. C'est en 821 que la mosquée fut réédifiée par Ziadet Allah Ier, deuxième prince des Aghlabites. Nous aurions là, sans doute, les premiers essais en faïence lustrée des céramistes arabes, venus de la vallée de l'Euphrate ou, plus vraisemblablement, des bords du Nil plus voisins, et

qui durent en transmettre plus tard les procédés aux Maures de l'Espagne.

Il y a toute une série de céramiques dont aucun spécimen n'était encore connu il y a trois ans. Subitement, des marchands arméniens, installés à Paris, montrèrent un jour des fragments de coupes et de vases, qu'ils avaient reçus d'associés opérant pour leur compte des fouilles en Orient. Le plus souvent, les formes des pièces ont été reconstituées au moyen d'une habile restauration. Tous ces fragments offraient une absolue analogie de matière, de technique et de décor. La terre, blanche, grossière et épaisse, était revêtue d'une couverte siliceuse très transparente, ayant souvent coulé extérieurement en gouttes épaisses au rebord du pied. La décoration lustrée est d'un ton brun, un peu violacé, très piqueté par le séjour dans le sol ; elle offre, soit des inscriptions d'un beau caractère koufique, soit des rinceaux très simples, ou des fleurs très stylisées, plutôt des boutons non épanouis, qu'on retrouve d'ailleurs dans un grand nombre de céramiques d'Orient, dans les fonds de coupes de Fostat, dans des étoiles de Perse. Des bandes de grandes virgules en reflets brun sombre, limitées par des médaillons ou de larges traits en bleu clair, se retrouvent même dans des débris trouvés sous une porte de la ville, à Damas, et rapportés par M. R. Kœchlin. Ceci dit, pour noter une fois de plus la diffusion à travers le monde de mêmes motifs décoratifs.

Ces faïences, probablement les rebuts d'un four de potier, provenaient certainement d'un même endroit, que les Arméniens intéressés dissimulaient avec soin. Éventée par le gouvernement turc, la cachette nous est maintenant connue. Elles provenaient de Rakka, ville située sur l'Euphrate, entre Alep et Bagdad, et sur laquelle il est malheureusement très difficile d'avoir des renseignements historiques. Le caractère des pièces que nous connaissons laisserait supposer qu'elles sont assez anciennes, peut-être antérieures au XIII^e^ siècle.

Si nous nous retournons vers la Perse, nous sommes obligés d'avouer que nous ne connaissons rien d'authentique qui soit antérieur à la fin du XII^e^ siècle. M. Henry Wallis, dans une série de monographies qu'il y avait quelque mérite à écrire il y a une dizaine d'années [1], et qu'on doit pour cette raison traiter avec égards,

1. Wallis : *Notes on some early lustre vases*, 1885-1889 ; *Persian ceramic art in*

VASE EN FAIENCE LUSTRÉE

PERSE, RHAGÈS, COMMENCEMENT DU XIII^e^ SIÈCLE)

(Musée du Louvre.)

avait déjà établi avec perspicacité, grâce aux admirables pièces de la collection Ducane Godman, dont il dressait le catalogue, que toute une espèce céramique à reflets était bien originaire de Perse, et nécessairement antérieure au premier tiers du XIII^e^ siècle. Ce sont de nombreux fragments, trouvés dans les tumuli, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Rey ou Rhagès, un peu au nord-est de Téhéran, qui, rapprochés de quelques vases intacts de la collection Godman, avaient permis à M. Wallis d'établir solidement sa discussion. Quand Yacoub, le géographe arabe, la visita en 617 de l'hégire (1221 de notre ère), elle venait d'être ruinée par l'invasion des Tartares, conduits par le général Chépé. Son antiquité était très reculée ; elle était déjà florissante sous les Sassanides. Il est certain qu'elle était à l'apogée de sa splendeur sous le khalifat de Mansour et passait pour la rivale de Bagdad. Ahmed Razi, l'auteur des *Sept Climats*, fait un dénombrement hyperbolique de ses mosquées, de ses couvents, de ses collèges. Les historiens orientaux racontent que 700.000 habitants furent égorgés quand les Mongols s'en emparèrent. Tout en tenant compte de l'exagération orientale, on peut croire qu'elle renfermait une population considérable. Anéantie par la terrible invasion de 1221, Rey, sous le règne de Ghâzan Khan, essaya de se relever de ses ruines ; mais Véramin et Téhéran, devenus les grands centres de la dynastie séfévie, ne lui permirent jamais de reprendre le premier rang. Abandonnée peu à peu, elle ne fut bientôt plus qu'un vaste désert, où des tumuli indiquaient seulement la place qu'avait tenue cette riche cité[1].

C'est en 1876 que l'on fut initié, pour la première fois, à cet art splendide de la Perse musulmane. Le musée de South Kensington venait de recevoir du major sir Robert Murdoch Smith, une importante collection, que complétaient quelques plaques de revêtement archaïques. Un peu plus tard, le legs de M. Henderson au British Museum nous faisait connaître pour la première fois ces fragments de la ville de Rhagès, où l'on voyait, dans des encadrements linéaires d'un bel or jaune, des femmes assises jouant des instruments de musique ou causant. En 1885, une exposition du

the collection of M. Ducane Godman, the 13th. Century lustred vases, 1891 ; *Typical examples of Persian and Oriental ceramic art*, Londres, 1893 ; *Persian lustre vases*, Londres, 1899.

1. V. Et. Quatremère, *Histoire des Mongols*. — Major Rawlinson, *Journal of the Geographical Society*, t. X. — Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, extrait du *Modjan el Bouldan*, de Yacoub.

plus haut intérêt, organisée au Burlington Club, faisait enfin connaître des pièces complètes : vases de pharmacie, vases à fleurs, offrant une décoration toute semblable à celle des fragments de Rhagès. Il est vrai que les collectionneurs avaient bien voulu entr'ouvrir leurs vitrines, et pour la première fois on vit publiquement quelques-unes des merveilles de la collection Godman, le plus extraordinaire ensemble de céramique persane que l'on connaisse.

ÉTOILES ET CROIX DE REVÊTEMENT (PERSE, XIII^e SIÈCLE)

(Collection de M. O. Homberg.)

C'est une pièce de ce genre que le musée du Louvre vient d'acquérir, et, à coup sûr, l'une des plus importantes ; elle provenait d'Amérique, de la collection de M. Danna. C'est un vase dont la panse n'offre pas une surface unie, mais comme des accidents de modelage voulus peut-être par le potier lui-même, pour mieux faire vibrer les reflets métalliques de la décoration. En six compartiments, des femmes sont assises ou debout, enveloppées d'une ample étoffe. Les figures, comme les formes indiquées du corps, faites d'un coup de pinceau, d'une simplification de trait tout extrême-orientale, ont cette rondeur formulée qui, seule, serait la marque même de l'origine

persane. Ce sont des formules de dessin de ce genre, perpétuées par la tradition, qui peuvent sûrement prouver une origine, quand les preuves authentiques manquent elles-mêmes. Et quand on feuillette les manuscrits dont de merveilleux artistes ont, trois siècles plus tard, enrichi les pages d'illustrations si charmantes, on retrouve les mêmes figures poupines subtilement gouachées. Notre vase est, de plus, décoré, au renflement du col, d'une frise d'animaux se poursuivant, qui, par leur caractère, rappellent les décorations analogues des cuivres incrustés d'argent de Mossoul. La terre est sableuse, assez cuite, recouverte d'émail stannifère; le reflet, recuit à petit feu après son apposition, est d'un bel éclat assourdi. Ce vase est complet; il n'a subi aucune restauration. Seul un vase de la collection de M. Godman, par la dimension et l'état, peut rivaliser avec le nôtre. Il a été publié par M. Wallis [1].

M. Wallis possède un petit vase à fleurs très intéressant. Il est décoré de cavaliers. Il existe un certain nombre d'étoiles, décorées aussi en leur centre de femmes assises, d'un style tout à fait semblable. M. O. Homberg en possède quatre, que nous reproduisons, dessinées d'une certitude de trait admirable. A rapprocher une étoile exposée au Burlington Club en 1885, et datée de 1217. Rhagès ayant été détruite en 1221, en admettant même que les vases à figures fussent, d'après leur style, un peu plus anciens, il semble difficile de faire remonter cette fabrication plus loin que la fin du XII[e] siècle.

Je n'oserais affirmer plus archaïque un type de céramique très rare; il en existe, je crois, trois fragments, au British Museum, au musée du Louvre, et en la possession de M. Maciet. C'est une faïence de terre gris rougeâtre assez dense, recouverte d'un émail assez cuit et vitrifié, avec une décoration peinte en noir, en gris, en rouge de fer, et rehaussée d'or en poudre, qui n'a été recuite qu'à tout petit feu. Nous reproduisons (en lettre) le fragment de M. Maciet, où deux femmes accroupies, jouant des instruments de musique, sont d'une élégance de dessin tout à fait rare et s'enlèvent sur un fond d'émail turquoise très délicat. Il fut un moment dans la céramique italienne, au XVI[e] siècle, où, ne sachant plus fixer l'or en reflets, on l'apposait en poudre ou en feuilles. N'y aurait-il pas là une dégénérescence du même genre? Cette céramique peinte est tout à fait charmante.

La céramique de Rhagès survécut à la ruine de la ville. Une seconde étoile, exposée au Burlington Club, portait la date de 1262 :

1. *Typical examples of Oriental ceramic art*, Londres, 1893.

elle offrait de grandes analogies de technique avec la première. Depuis lors, des déprédations, commises dans la mosquée de l'Imam Zadé Yaya à Veramin, qui date de cette même année 1262, ont fait pénétrer en Europe beaucoup de fragments qui en provenaient, étoiles à huit branches et croix à bras égaux s'emboîtant les unes dans les autres, et formant ainsi des ensembles décoratifs en panneaux ou en frises. Véramin était devenue la capitale de la province, et allait, à la fin du XIII^e^ siècle, jouir d'une splendeur incomparable.

M. Falke, dans son excellent *Manuel de la Céramique*, a noté

PLAQUE DE REVÊTEMENT, FRAGMENT D'UN MIRHAB
(PERSE, XIV^e^ SIÈCLE)
(Collection de M. O. Homberg.)

ce fait, sans doute exact, que tous les carreaux du XIII^e^ siècle persans portent une glaçure sur surfaces unies, et que ce n'est qu'au XIV^e^ siècle qu'on voit apparaître ces admirables plaques décorées de grandes inscriptions à caractères en relief, généralement émaillées en bleu sur un champ de reflet métallique, où des rinceaux de fleurs ont été réservés en blanc. On put voir l'an dernier, à Paris, exposée dans une boutique de la rue du Quatre-Septembre, un mirhab (niche de prière) de cinq ou six mètres de hauteur, formé tout entier de plaques de ce genre, formant la plus splendide décoration architecturale. Je ne serais pas surpris que la superbe plaque de la collection Homberg, que nous reproduisons, en provînt.

De la même époque seraient peut-être aussi des objets, intéressants, en ce qu'ils peuvent avoir été les prototypes dont se seraient inspiré les fondeurs de notre moyen âge pour les dinanderies : ce sont de petits aquamaniles en faïence, représentant des quadrupèdes assez étranges, munis d'une anse qui reliait le dos à la tête, et dont la gueule ouverte permettait de verser l'eau qu'on avait introduite par un autre orifice. Ils étaient ornés d'un décor de lignes

BOUTEILLE EN FAIENCE A REFLETS MÉTALLIQUES
(PERSE, XVI^{e} SIÈCLE)
(Musée du Louvre.)

bleu et or, très harmonieux, ainsi qu'on en peut juger par le curieux fragment qu'en possède M. Edmond Guérin.

Cet art de la décoration en reflets métalliques se poursuivit en Perse pendant les deux siècles suivants, et atteignit un degré de perfection technique vraiment surprenant. La terre des pièces est alors plus fine, mieux travaillée, le tournassage en est d'une extrême habileté, l'émail plus homogène, sans tressaillure. L'harmonie des surfaces, un peu chamois, avec le reflet d'or bruni, est d'une rareté et d'un raffinement extrêmes. Je ne crois pas qu'on

puisse voir un objet d'art plus complètement beau que la bouteille, décorée d'animaux jetés sans symétrie au milieu d'un fouillis de plantes, qui appartient au musée du Louvre, merveilleux spécimen de l'art du XVI^e^ siècle. Ailleurs, le reflet s'enlève sur un champ d'un bleu profond ou d'un vert cendré. Plus rarement, — mais alors les deux valeurs acquièrent une intensité surprenante, — le décor est composé en jaune bouton d'or et en rouge rubis. Dans les décors interviennent souvent des motifs empruntés à l'art chinois : le dragon

COUPE EN FAIENCE LUSTRÉE (ATELIERS DE SYRIE, XIII^e^-XIV^e^ SIÈCLES)

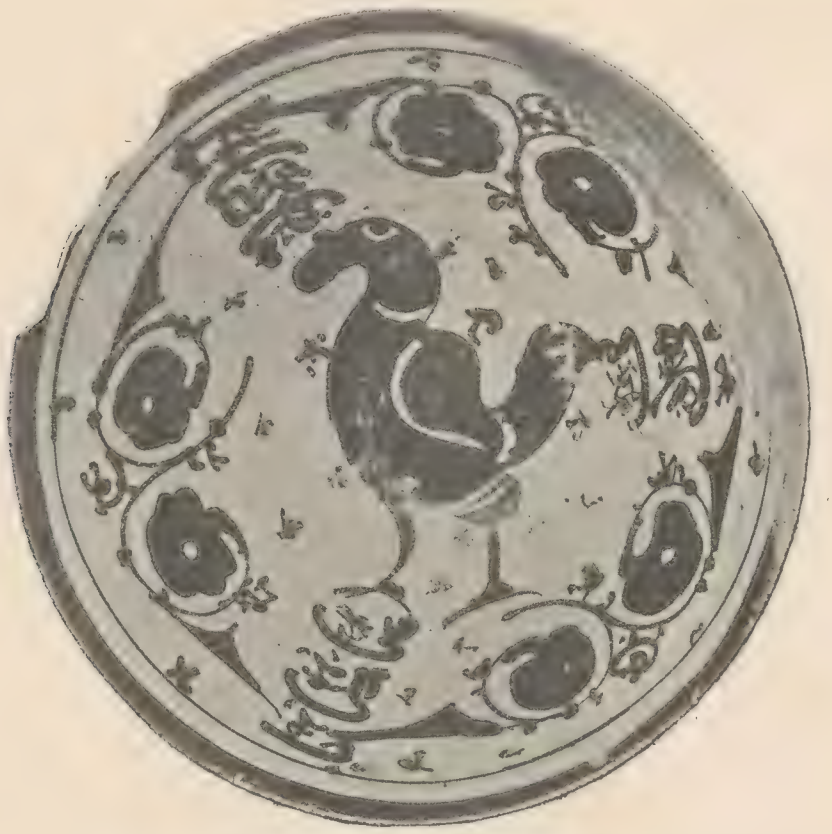
(Musée du Louvre.)

de Fô, le phénix Fong Hoang, la branche de pêcher en fleurs. Les Mongols ont passé par là : Djengis Khan et Houlakou avaient amené derrière eux des colonies d'ouvriers chinois.

Je ne m'étendrai pas sur l'art céramique admirable que la Perse connut sous les dynasties des Timourides et des premiers Séfis ; les monuments en sont très connus. Ce serait un plaisir d'art complet de s'occuper de si pures merveilles : ce ne serait pas d'un grand intérêt archéologique.

Est-il possible, par une attentive comparaison, de délimiter une autre série de faïences orientales à reflets? Il existe, dans les collec-

tions du musée du Louvre, une coupe d'un bleu pâle, d'un ton de turquoise, dont le décor est formé de larges rubans d'or formant des compartiments, où des sortes de cyprès alternent avec des inscriptions en caractères arabes déformés. La terre blanche en est peu cuite ; très réfractaire, elle n'aurait pu subir une haute température. Mais elle est très fine, très homogène, et l'artiste qui la modela était d'une très grande habileté. C'est une merveille de couleur rare et de décor approprié à l'objet. Le reflet d'or est fixé avec une sûreté



COUPE EN FAIENCE LUSTRÉE (ATELIERS DE SYRIE, XIII^{e}-XIV^{e} SIÈCLES)

(Musée céramique de Sèvres.)

absolue, et l'harmonie turquoise et or est d'une souveraine beauté. Ce chef-d'œuvre fut acquis par Barbet de Jouy à la vente Séchan. Une autre coupe, semblable de décor, mais d'un bleu beaucoup plus intense et profond, est cataloguée au musée de Sèvres sous le n° 3292. Une étiquette, écrite au revers de la main de M. Riocreux, nous indique qu'elle fut trouvée à Damas en 1840, par le contre-amiral Desportes, dans un puits profond de 40 mètres, avec deux coupes semblables.

Une autre coupe (également au musée de Sèvres, n° 7749), à fond blanc, décorée en reflets d'un canard entouré de fleurs en rinceaux et de trois inscriptions, présente les mêmes dispositions, les

mêmes qualités de technique et de matière. Ayant pu comparer les trois pièces, je suis intimement convaincu qu'elles sortent du même atelier, et il est assez surprenant que nous soyons seuls en France à posséder trois pièces complètes de cette série céramique, une des plus délicates qu'il y ait eu.

VASE BLEU A REFLETS (ART ARABE, XIV°-XV° SIÈCLES)

(Collection de Mme la comtesse R. de Béarn.)

Si mes souvenirs ne me trompent pas, un très beau bol, par la minceur de ses parois et son décor, pourrait en être rapproché, que le Dr Fouquet a rapporté de Tripoli de Syrie. On pourrait aussi trouver dans la même collection des fragments analogues.

Ces deux indications, les trois bols du Louvre et de Sèvres, trouvés vraisemblablement ensemble à Damas, le bol du Dr Fouquet trouvé à Tripoli, autorisent peut-être à accepter provisoirement l'hypothèse qu'il y aurait eu à une époque difficile à préciser, entre

le XII^e^ et le XIV^e^ siècle, des ateliers en Syrie arrivés à un point d'habileté céramique extrême.

Il existe enfin une dernière série de céramiques orientales dont les musées possèdent un assez grand nombre de spécimens, décorés de frises, d'ornements géométriques, de fleurs stylisées, de fausses inscriptions décoratives, et parfois d'oiseaux peints en bleu et en noir sous glaçure incolore. Plus rarement l'émail est bleu (un vase au Louvre). Et presque toujours ces vases, à terre poreuse peu cuite, ayant servi à contenir des corps gras, huile ou beurre, ont absorbé la graisse qui est venue se loger sous la couverte, et a contribué à leur donner des tons plus chauds et des harmonies plus pleines. — Plus rarement encore, les céramiques de ce genre sont revêtues d'une couverte d'un beau bleu cobalt, et décorées en reflets d'or, d'oiseaux, de paons vus de dos, occupant avec leurs queues ocellées la hauteur de la panse. Un des plus beaux vases de ce genre que nous connaissions appartient à M^me^ la comtesse R. de Béarn, qui a bien voulu consentir à nous le laisser publier. L'effet du lustre sur ces pièces est bien particulier ; il fait pour ainsi dire corps plus intime avec la couverte bleue, et le décor, tout en étant très fermement écrit, y rayonne d'un vague et doux éclat.

Ce sont là aussi d'éblouissantes merveilles d'Orient. On les a longtemps dénommées siculo-arabes, parce qu'on en trouva un assez grand nombre en Sicile, mais bien des raisons s'opposent à cette attribution. Les fouilles de Fostat en ont ramené au jour un grand nombre de fragments, et d'ailleurs, comme il est difficile de les faire remonter au delà du XIII^e^ ou du XIV^e^ siècle, la Sicile était à ce moment là depuis trop longtemps chrétienne, depuis la fin du XI^e^ siècle, pour avoir conservé des habitudes orientales aussi franches et ce goût pour les inscriptions en caractères arabes qu'elle avait dû perdre. D'autres avaient cru ces céramiques espagnoles, mais, comme le fait remarquer M. Falke, il y a là une impossibilité matérielle : les Espagnols ont toujours employé l'émail stannifère, et ces faïences ont toujours une glaçure transparente siliceuse. M. Falke cite un vase de ce genre, conservé au Kensington Museum, portant en inscriptions des souhaits à un sultan avec énumération de titres semblables à ceux qu'on trouve sur les chandeliers ou les bassins de cuivre incrusté d'argent faits pour les sultans d'Égypte au XIV^e^ siècle.

Il faut donner, je pense, à cette série, une dénomination toute générique « arabe », et admettre qu'on les fabriqua dans tout le

bassin antérieur de la Méditerranée, aussi bien en Égypte qu'en Syrie. Le sol de Fostat en est saturé, celui de Damas aussi. Ils furent alors l'objet d'une grande importation en Sicile et en Italie.

On pourra peut-être trouver que c'est accorder une bien grande importance à cette branche de la céramique, que d'avoir cherché à indiquer un peu longuement l'état de nos connaissances sur cette question. C'est cependant l'Orient qu'il faut interroger quand on cherche à pénétrer les origines de nos arts d'Occident. Et cet art du lustre appliqué à la faïence, né sur les bords de l'Euphrate ou du Nil, n'est-il pas venu s'éteindre, après des transmissions obscures, sur les rives de la péninsule ibérique, sur le versant oriental de l'Apennin? Les faïences hispano-moresques, les faïences de Deruta et de Gubbio, en furent les succédanées, et la discussion qu'on pourrait instituer à ce sujet serait la matière d'une longue étude, qui déborderait les limites de celle-ci.

Paris. — Imprimerie Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi. — 11098-01.

A.S.
738
M6

Gaylord
PAMPHLET BINDER
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 01614 3653